HAL
open science

Présence africaine des DOM

Françoise Blum

To cite this version:

Françoise Blum. Présence africaine des DOM. Quelle politique culturelle pour les départements d'Outre-mer?, Feb 2012, Paris, France. hal-00671715

HAL Id: hal-00671715

https://hal.science/hal-00671715

Submitted on 28 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Présence africaine des DOM

Communication faite par Françoise Blum, Centre d'histoire sociale du XXe siècle

Journée Politique culturelle d'outre-mer, Paris, le 13/02/2012

Je voudrais d'abord remercier les organisatrices de m'avoir invité en ce jour. Je leur en sais d'autant plus gré que cette journée permet de multiples et enrichissantes rencontres.

Je voudrais aussi, en préambule vous demander par avance votre indulgence, l'indulgence par exemple de Daniel Maximin qui fut directeur littéraire et auteur de Présence africaine,, qui, en un mot n'ignore rien de Présence qu'il commença à fréquenter dans les années soixante, alors qu'il était étudiant à la Sorbonne. Cela nous prouve déjà, s'il en était besoin, que les Antilles y ont une place. Pour ma part, je ne travaille pas sur les Antilles mais sur l'Afrique, ce qui explique que *Présence africaine*, la revue, les éditions mais aussi les congrès, les réseaux soient pour moi incontournables. En proposant de m'intéresser aux Antilles dans Présence africaine, je pensais avoir ainsi une occasion de considérer les choses sous un angle différent, avec un œil neuf. Pour résumer, et quand je vois les personnalités aujourd'hui présentes, je n'ai ici que le seul mérite de ma curiosité.

Je ne vous ferai pas l'affront de vous expliquer ce qu'est Présence africaine, que j'appellerai, citant ainsi Daniel Maximin, le centre culturel « Présence africaine ». On sait que Présence a pour vocation de promouvoir une culture du monde noir, d'être un carrefour, sans ostracisme ni exclusive de quelque sorte que ce soit, idéologique ou racial : PA est une « maison » (et le terme est important) qui ne se place « sous l'obédience d'aucune idéologie philosophique ou politique et qui veut s'ouvrir à la collaboration de tous les hommes de bonne volonté, blancs, jaunes et noirs, susceptibles de nous aider à définir l'identité africaine transcontinentale, et de hâter son insertion dans le monde moderne » , ou pour citer Marc-Vincent Howlett et Romuald Fonkua :qui « a voulu parler au nom de la loi de l'intérêt commun de la série des discours noirs : elle n'a pas voulu construire la somme de ces discours mais plutôt la somme de leurs différences » et concerne donc à la fois africains, antillais, afro-américains et toutes diasporas noires. Ce que je voudrais ici mettre en lumière, c'est que le projet porté par Alioune Diop et ses amis est un véritable projet de politique culturelle. Car promouvoir la culture noire, les écrivains et artistes noirs, les faire exister à la face du monde blanc, « faire entrer sur la scène de l'histoire – pour reprendre la formule de Césaire à la fin de son intervention au moment du congrès de 56 – les intellectuels nègres, africains et antillais », qu'est-ce sinon une politique culturelle menée non par les pouvoirs publics, mais par les écrivains et artistes eux-mêmes en une sorte de défi à la culture dominante ? Il s'agit de créer les conditions de production et/ou de diffusion de la culture noire en lui fournissant les medias nécessaires, et peut-être avant tout en créant les lieux d'une réflexion commune sur ses spécificités et différences, et en engageant une réflexion partagée sur les rapports du politique et du culturel, de la politique et de la culture. Il s'agit de donner à lire ou à voir des œuvres et des artistes qui, sinon, risqueraient de rester éternellement victimes des ostracismes du monde blanc, et, ce qui revient au même, du monde colonial. Il s'agit de libérer définitivement les artistes noirs des pièges de la littérature régionaliste ou de la littérature coloniale et autres « doudouismes » dans lesquels ils étaient encore enfermés durant

les années 30, malgré les initiatives avant-gardistes de la *Revue du monde noir* et de *l'Etudiant noir* , et malgré *Légitime Défense*, et de leur donner une véritable légitimité.

[(PPT) Article 2 les Amis de PA exercent leurs actions 1) par leur participation effective à la revue « Présence africaine » sous la présidence de son fondateur AD 2) par la création de cercles d'étude où il serait traité des aspects les plus significatifs des cultures, tant africaines qu'européennes 3) par l'organisation de conférences, de concerts, de spectacles, d'expositions susceptibles de permettre au monde africain de se mieux connaître et d'apporter sa contribution à l'édification d'une civilisation nouvelle, capable d'unir dans une humaine fraternité des hommes qui jusqu'ici s'ignorent 4) par l'établissement d'un club qui serait ouvert à tous les intellectuels et à tous les étudiants d'origine africaine ou d'ascendance africaine , ainsi qu'à tous les amis de PA. »]

Une politique culturelle, donc, ciblée et qui développe les instruments nécessaires à son action : la revue, créée en 1947 , quelque mois donc après la départementalisation, qui outre textes et analyses est aussi une mine d'informations diverses sur les réunions, conférences, colloques de ce que l'on n'appelait pas encore une communauté noire, à l'échelle du monde ; la Maison d'éditions, fondée en 49, qui publie des inédits mais aussi beaucoup de rééditions, qui sont autant de versions définitives qui feront date , constituant « la plus grande bibliothèque africaine contemporaine de l'édition française », des traductions (Fanon , Césaire, et à l'inverse Dubois, Padmore) , les grands congrès des écrivains et artistes noirs (Paris, 56 et Rome, 59) ou Festivals (Dakar 66) , ces « bandoeng culturels » destinés justement à combler ce qu'Alioune Diop appelle « le grand blanc de Bandoeng ». etc, une Société africaine de culture présidée jusqu'à sa mort par le haïtien Jean-Price-Mars, des réseaux divers ; et qui développe aussi les moyens de cette action en obtenant le soutien des plus grands noms de la culture légitime (Sartre, Gide, Claude Roy, Balandier, Naville, et Leiris bien sur, l'auteur de *Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe* etc….les préfaciers etc). La librairie et la Maison d'édition de la rue des Ecoles fonctionnent comme un lieu de diffusion d'in formations multiples, lieu incontournable de rencontres transcontinentales. Je citerai là seulement Daniel Maximin, étudiant à la Sorbonne à la fin des années 60 :

[(PPT) « On arrivait dans ce qu'on appelait la « Sorbonne des noirs » ou encore la « Sorbonne du tiers-monde », on rentrait au 25bis rue des Ecoles dans une librairie qui n'avait rien d'intimidant, où il y avait des gens debout en train de discuter, des aînés comme des jeunes. Les aînés étaient Aimé Césaire, Léon Gontran Damas, Léopold Senghor, Cheikh Anta Diop, Ousmane Sembène, Edouard Maunick, parmi tant d'autres de la génération suivante, avec au beau milieu d'eux la figure tutélaire du grand médiateur Alioune Diop. Il y avait aussi son épouse, Christiane Diop qui nous recevait comme une mère reçoit ses enfants. D'ailleurs, elle disait « mes enfants » à tous les étudiants de passage. Il régnait une telle chaleur humaine dans cette librairie que nous nous sentions chez nous et pas dans un antre de grands hommes. Présence africaine, c'était la maison au sens d'un lieu dont la porte est constamment ouverte. Toute la génération des jeunes issus de la décolonisation se retrouvait dans cet endroit, à côtoyer les pères de la décolonisation »]

(…Parmi les noms cités nous avons un antillais, et non des moindres, Aimé Césaire, dont on sait qu'il se rapprochera de Présence, dont il s'est un temps éloigné, après sa rupture avec le parti communiste en 56, et l'auteur de *Pigments*, le guyanais Léon-Gontran Damas. On pourrait aussi noter qu'Edouard Maunick, né à l'Ile Maurice est, lui aussi, un insulaire.)

Il y a eu, me semble-t-il, chez Alioune Diop et ses amis un sens stratégique aigu, et une capacité à développer un véritable marketing. Présence n'est pas le seul lieu d'édition d'auteurs noirs (Le Seuil qui abrita PA à ses débuts, et qui d'ailleurs abrite une collection Présence africaine, Seghers, Oswald, Corti etc ; les revues *Esprit*, *les Temps modernes*, *les Cahiers du Sud* par exemple en publient) mais ce que Présence donne à voir c'est la culture noire comme globalité, cette nouvelle réalité noire qui advient au monde, loin des clichés racistes et des conventions de l'establishement, en une sorte d'autonomisation, d'*empowerment*, dont participent aussi les anthologies , comme celle de Damas ou de Léonard Sainville , cette dernière étant d'ailleurs publiée par Présence. Je m'arrêterai, pour respecter la chronologie de ce pannel au milieu des années 70, époque où Présence connaît de graves difficultés éc., mais aussi où les littératures noires ont désormais acquis une définitive reconnaissance. Une autre ère va s'ouvrir alors qui est celle, dans le domaine antillais, et après la négritude et l'antillanité, de« l'éloge de la créolité », pour paraphraser le célèbre texte de Chamoiseau, Confiant et Bernabé (89).

Les Antilles ont donc évidemment toute leur place dans la « Maison », non seulement elles y ont une place mais il y a peut-être là pour elles une urgence plus grande, étant donné le caractère radical qu'y a pris l'européanisation, et la domination socio-économique et culturel des grands colons. Les Antillais sont présents aux deux grands congrès de 56 et 59 :

[PPT]en 56 par exemple on compte 3 délégués de Guadeloupe (Mathieu, Moune de Rivel, Rival) , 4 pour la Martinique (Achille, Césaire, Fanon, Glissant), 8 pour Haïti (Alexis, Bissainthe, Depestre, Mangones, Paul, Piquion, Price-Mars, Saint-Lot) (PPT). Y interviennent Fanon, Césaire, Alexis, Price-Mars , Bissainthe, Mangones et Eric Williams ….

Pour l'anecdote lors des difficultés et/ou frictions qui apparurent lors du 1er congrès mondial des écrivains et artistes noirs entre les afro-américains et, pour dire vite, les Africains, c'est un Antillais Louis Thomas Achille , spécialiste de la culture afro-américaine, et qui est aussi une des chevilles ouvrières de PA qui réconcilie les américains et les autres en chantant un gospel !

La place des Antilles est importante, outre les congrès, dans les éditions, dans la Revue.

Stratégies éditoriales : revue et éditions

La Revue, et la maison d'éditions participent d'une même politique, sont pensées comme les pièces complémentaires d'un même système. La Revue publie des poèmes, des pièces de théâtre etc qui pour beaucoup paraîtront ensuite en volume soit aux éditions Présence même, soit ailleurs. Une des stratégies éditoriales de Présence est de faire de la revue une plateforme, un levier, ou mieux un vivier où d'autres iront pêcher, la parution dans les colonnes de la revue offrant déjà en soit une 1ere consécration. Il faudrait tirer le fil de la destinée ultérieure de tous ces textes, pour mieux apprécier à sa juste valeur le marketing de Présence. Je me contenterai ici de quelques exemples.

[PPT]Théâtre : *La tragédie du roi Christophe* est d'abord publié dans la Revue puis aux éditions Présence. *Une tempête* par contre, si elle est publiée dans la revue, ira ensuite non à PA mais aux éditions du Seuil.

Poèmes : Guy Tirolien publie d'abord dans la revue un certain nombre de poèmes qui seront ensuite repris dans *Balles d'or*, édité là encore par PA. De même René Depestre.

Curieusement , les romans de Zobel ou Bertène Juminer publiés aux éditions échappent à cette règle : aucun extrait n'en a été publié.

Les auteurs antillais les plus prolixes : Césaire, Damas, Sainville, Price-Mars, Maryse Condé, René Depestre, Georges Desportes, Lima, Glissant, Roumain, Gratiant, Guy Tirolien donnent à toutes les rubriques dont est riche la revue (Articles, textes, palabre, n.d.l.), les contributions de René Maran et de Fanon sont évidemment plus réduites du fait de leur disparition précoce) (voir PPT et Index)]

Il y a là plusieurs générations, représentants tant de la négritude, - quelque soient d'ailleurs la différence de leur conception en la matière et aussi minoritaire soient ils (Césaire, Damas, Tirolien) que de l'antillanité (Glissant etc), ou de ses détracteurs (le critique littéraire Jack Corzani). Les grands aînés, au lieu de leur faire de l'ombre donnent leur caution à de plus jeunes, et la génération née avant la première guerre mondiale et celle née à la fin des années 30 trouvent ensemble consécration. Il y a là aussi bien des martiniquais, des guadeloupéens, des guyanais, des haïtiens….C'est la presque totalité de l'intelligentsia antillaise qui publie chez Présence et/ou travaille pour Présence : ceux ou celles qui n'y sont pas comme Simone Schwartz-Bart font quand même l'objet d'un CR. On retrouve la même hétérogénéité sur le plan stylistique, qu'il s'agisse d'un Césaire qui a flirté avec les surréalismes, d'écrivains plus réalistes, des « indigénistes » haïtiens et des adeptes du « Réalisme merveilleux » de Jacques Stephen Alexis, sans parler de ceux, comme Gratiant qui publient en créole. On y constate tout aussi bien l'hétérogénéité des genres : théâtre, nouvelles, roman, poèmes ou même, comme c'est le cas chez Glissant un complet décloisonnement générique.

Les auteurs antillais des editions Présence Africaine

Je me suis intéressée aux auteurs antillais, et aux ouvrages portant spécifiquement sur les Antilles.

. De 1947 à 1980.

[Editions : (par ordre chronologique)(voirIndex)

Sur 274 ouvrages publiés par PA de 1949 à 1979 compris, 35 ont des antillais pour auteurs : 12 à 13%
10 auteurs antillais : Césaire, Damas, Juminer, Tirolien, Zobel, Roger Dorsinville, Léonard Sainville, Eric Williams (traduction), René Depestre, Edouard Glissant

Evidemment, on remarque tout-de-suite la très forte présence de Césaire, celle aussi de Damas avec *Pigments* qui, bien que paru d'abord en 37 trouve sa forme définitive à PA. C'est aussi le cas pour *Cahier d'un retour au pays natal,* d'abord paru en 47 chez Bordas. Présence n'est pas l'éditeur exclusif de Césaire et Damas mais ceux-ci éditent et rééditent chez Alioune Diop ou, comme Césaire, s'y font traduire. De plus, outre la lettre à Maurice Thorez, Césaire y publie la première édition de Toussaint Louverture et de la tragédie du roi Christophe. Dorsinville et Zobel rééditent chez PA et dans le cas de Zobel, c'est l'édition de la rue Cases-Négre de Présence, véritable scoop éditorial, qui consacre son succès. Il y publie aussi, en exclusivité jusqu'à nos jours, *Le soleil partagé* et *Laghia de la mort*.

Présence abrite aussi deux auteurs quasiment maison, c'est-à-dire qui y publient leurs premières éditions et assurent à PA, en tous cas dans les années concernées, l'exclusivité : ce sont Guy Tirolien, guadeloupéen, ancien administrateur colonial et chantre de la négritude aux côtés de Césaire et

Senghor. Toute l'œuvre de Bertène Juminer également paraît chez Présence. Ce médecin antillo-guyanais est un militant de l'autonomie et de la reconnaissance du créole. De même Dorsinville ne publie que là *Kimby ou la loi de Niang*. Et Depestre donne, après son célèbre débat avec Césaire en 56 et sa rupture finale avec le parti communiste son *Minerai noir* et dix ans plus tard *Arc-en-ciel pour l'Occident chrétien*.

Présence a aussi un rôle capital de passeur, je l'ai déjà dit, de par ses traductions : des traductions de l'anglais et en anglais : Eric Williams, Cahier d'un retour au pays natal.

III « Discours antillais » de Présence africaine

Culture et politique

La revue propose aussi un numéro spécial et un dossier sur les Antilles. Le numéro spécial, de 1962 va être saisi dès parution et manque pour cette raison dans nombre de collections. Tout ce qui concerne les DOM est effectivement soumis à une censure extrêmement vigilante dans ces années-là. On peut rappeler d'ailleurs que Glissant a été expulsé de Guadeloupe en 61 et assigné en résidence en métropole, à la suite de la création du front antillo-guyanais . Le numéro saisi compose une sorte de somme extrêmement riche, et à tonalité résolument indépendantiste sur la situation des Antilles en 62, et est coordonné par un collectif : PPT[« Cahier spécial composé et rédigé par Albert Béville, Edouard Glissant, Prisca Jean-Marie, Bertène Juminer, Daniel Lallemand, Yvon Leborgne, Marcel Manville, E.Marie-Joseph, Alain Plenel, Daniel Rinaldo, Léonard Sainville ».]. En 1970 , [PPTce sont deux gros articles (Jack Corzani, Guadeloupe et Martinique : la difficile voie de la négritude et de l'antillanité, PA, n°76, 4e trimestre 1970, pp.16-42, et Wilson Lima, « Recherche de l'antillanité », id., pp.43-62]. C'est de ces textes, et des voix antillaises dans les congrès que je vais essayer de tirer quelques lignes générales, qui ne se veulent certainement pas une définition d'une politique antillaise de Présence africaine, car il n'y en a pas. Il y a une politique antillaise par contre des auteurs et intervenants de Présence. Ce qui m'intéresse ici, c'est le rapport Culture et politique, c'est ce qui se dit et s'écrit parfois entre les lignes.

Tout part bien sur d'un constat essentiel et premier, qui ne vous étonnera guère :

Les Antilles vivent une situation coloniale, ce qui crée de facto la communauté avec l'Afrique, voir avec les noirs américains -malgré les réticences que ceux-ci ont à admettre leur qualité de « colonisés »- et ont été et sont tjrs soumises à une forme de « génocide culturel », de « génocide par substitution » (Césaire) avec l'assimilation. C'est un viol des consciences qui se perpétue, une véritable opération de destruction des valeurs autochtones (rites, langues, rapport à la vie et la mort, croyances etc) de dépersonnalisation, de « décervelage », [PPT«[le fait d'] interdire aux enfants de parler le créole, le fait de saboter et de stériliser le carnaval en supprimant les personnages traditionnels (ours Martin, Marianne la peau-figue, Loloi boudin Lastic, les bois-bois) et en les remplaçant par des personnages de l'histoire de France va dans le sens de ces premières mesures qui ne visaient qu'à empêcher les peuples antillais de se connaître et se voir tels qu'ils sont »] ; ou encore « Depuis 46, l'assimilation se poursuit à un rythme accéléré…La radio, la télévision, l'école réduisent chaque jour la part et le prestige de l'apport culturel africain. Le processus de folklorisation suit son cours »….(p.40)]. Ce laminage s'exerce à l'égard de peuples qui participent d'une même « communauté psychique », qui ont « un même penser antillais ». Ce qui est dénoncé, c'est non seulement une politique culturelle assimiliationniste mais c'est aussi sa radicale pauvreté. On ne

délivre aux Antilles qu'une sous-culture métropolitaine : « Il est inutile de revenir sur les inepties imposées par l'enseignement en milieu colonial (filiation directe entre Gaulois et Nègres ou Peaux-rouges), encore qu'elles soient significatives comme exemples de paternalisme délirant », « d'humanité réduite au monologue ». L'enseignement aux Antilles est de toute façon sous-développé, fruit d'une politique coloniale malthusienne, et la vie culturelle atrophiée, les autorités ne s'intéressant guère aux rares associations existantes. « L'absence quasi-totale de bibliothèques, de matériaux, l'indigence systématisée du cinéma qui leur est proposé, la sotte pauvreté des émissions radiophoniques livrées aux Antillais, l'absence d'équipement sportif honnête … »

Le résultat de tout cela c'est une culture folklorisée, figée dans des archaïsmes, une culture pauvre :

PPT« Une résultante remarquable des agressions répétées du système colonial français sur les jeunes têtes antillaises, c'est de les avoir en quelque sorte stérilisées. La timidité de la production artistique et culturelle de peuples que le monde entier s'accorde à reconnaître comme doués d'un rire intense, étonne ».

C'est une situation d'aliénation (politique sociale économique culturelle et/ou linguistique, diglossie). Tout ce qui est production culturelle aux Antilles porte la marque du « décervelage ». La tentative d'identification au maître, et la volonté de faire comme lui, et de le surpasser, est au départ vouée à l'échec. Mais de plus, avec elle, cesse la volonté de création originale. Ecrire, chanter pour un antillais n'est pas écrire ou chanter ce qu'il voudrait faire du fonds de son être. Il doit imiter les modèles qu'on lui propose. Le résultat est une véritable inhibition de l'antillais. Et la perversité du colonisateur qui assiste aux efforts de sa créature, l'antillais se satisfait de la stérilisation de la pensée antillaise. » (p329) On a un « peuple de schizophrènes, « d'êtres déphasés qui ne sont plus tout-à-fait eux-mêmes, sans être vraiment devenus autres »

Comment échapper à l'aliénation ?

On voit mal comment une politique culturelle émanant de la métropole pourrait améliorer les choses, serait-elle plus riche et cohérente, car elle serait toujours imposée de loin et ne changerait rien au rôle de réceptacle passif dévolu aux Antillais et vigoureusement dénoncé.

Les conditions de la libération culturelle passe par le politique. La dissociation du politique (métropolitain) et du culturel est une fracture fondamentale dont découlent toutes les autres. Et partant, la condition de possibilité première d'une politique culturelle, c'est la décolonisation. C'est vrai pour Césaire qui proclame : « un régime politique et social qui supprime l'auto-détermination d'un peuple, tue en même temps la puissance créatrice de ce peuple », car « L'organisation politique que c'est librement donné un peuple fait partie, à un degré éminent de la culture de ce peuple, culture que, d'autre part, elle conditionne. ». C'est vrai bien sûr pour Fanon qui distingue trois phases : la phase d'asservissement et d'aliénation où le colonisé, l'opprimé, racialisé, dévalorisé, « se rue vers la culture de l'oppresseur », « proclame son adhésion totale et inconditionnelle aux nouveaux modèles culturels, condamnant absolument ses propres schèmes culturels ». Mais l'opprimé, acculturé et déculturé qu'il continue à buter contre le racisme . Il va alors, et c'est la deuxième phase, entrer dans une phase de redécouverte et exaltation de sa propre culture, manifestant un exhibitionnisme « véhément et agressif », qui est aussi un reflux sur des positions archaïques sans rapport avec le développement technique. Ce n'est que dans la troisième phase, la lutte de libération nationale que l'intelligentsia deviendra productive, et que la littérature qui s'était

d'abord cantonné dans le genre poétique et tragique, se fera romans, nouvelles et essais. Le progrès de la conscience nationale chez le peuple colonisé modifie et précise les manifestations littéraires de l'intellectuel colonisé. Il ne s'adresse plus seulement à l'oppresseur mais à son peuple et alors on peut parler de littérature nationale, qui est aussi littérature de combat. A un autre niveau, les contes, les chants populaires, répertoriés et figés commencent à se transformer. De même l'artisanat. On retrouve chez le Daniel Guérin des Antilles décolonisées (préfacée avec quelques bémols par un Césaire un peu dubitatif face à la fédération caraïbe envisagée) la même chose, à ceci près que la lutte de libération nationale est chez ce syndicaliste révolutionnaire remplacée par les luttes sociales et syndicales, qui transcendront les cultures de résistance peut-être nécessaires mais insuffisantes.

Mais Fanon, dont le discours porte évidemment la marque de l'expérience algérienne, reste évasif sur le rôle de l'intellectuel avant cette phase décisive de libération. Césaire est plus explicite, et définit l'homme de culture comme le seul acteur possible de la politique culturelle en situation coloniale. Si Fanon lui concéderait facilement que : « Notre devoir d'homme de culture ….est là : il est de hâter la décolonisation, et il est au sein même du présent de préparer la bonne décolonisation, une décolonisation sans séquelles ».Il ne le suivrait peut-être pas dans d'autres développements, dans ceux, par exemple où il construit l'intellectuel en accoucheur du sentiment national populaire :

PPT« Hater la prise de conscience nationale. L'homme de culture est celui qui, par la création, exprime et donne forme. Et cette expression elle-même, par le fait qu'elle est mise à jour, crée et recrée dialectiquement- à son image le sentiment dont il n'est à tout prendre que l'émanation …..il faut détecter et magnifier le sentiment national qui de toutes façons existe dans le peuple.
« Or la création culturelle, précisément parce qu'elle est création dérange. Elle bouleverse, et d'abord la hiérarchie coloniale, car du colonisé consommateur, elle fait le créateur. « Cela dérange le colonisateur »..

Il ne le suivrait peut-être pas non plus dans ceux où il lui assigne de faire une sorte de propédeutique de la liberté future

PPT« Oui, en définitive, c'est aux poètes, aux artistes, aux écrivains, aux hommes de culture, qu'il appartient, brassant dans la quotidienneté des souffrances et des dénis de justice, les souvenirs comme les espérances, de constituer ces réserves de foi, ces grands silos de force où les peuples dans les moments critiques trouvent le courage de s'assumer eux-mêmes et de forcer l'avenir. …nous sommes, …des propagateurs d'âme, des inventeurs d'âmes. C'est l'homme de culture qui doit faire faire à son peuple l'économie de l'apprentissage de la liberté. …l'activité culturelle créatrice est déjà cet apprentissage ».

Notre légitimité, c'est que nous participons avec toutes nos fibres au combat de libération de nos peuples. »

Notre responsabilité c'est que de nous dépend en gde partie l'utilisation que nos peuples sauront faire de la liberté reconquise….. »

Et qu'est-ce d'autre que la négritude chez Césaire, sinon aussi cela ?(« …la science africaine, la philosophie africaine, l'histoire africaine tout cela devient folklore, cad littérature, philosophie et

sciences dégradées, comme l'art lui-même devient l'art primitif ». …Et cela culmine dans l'opposition tout européenne de la tradition et de l'évolution. Et ce n'est pas seulement l'unité dans l'espace que rétablissent l'écrivain et l'artiste noirs, c'est aussi à leur manière la continuité historique…. »)

La négritude, c'est la volonté de faire redécouvrir, d'exhumer l'être africain des antillais, c'est retrouver, faire émerger un passé profondément enfoui dans l'inconscient collectif, du fait même de la domination européenne, c'est une sorte d'archéologie ou de géologie de la mémoire, destinée à faire apparaître des strates anciennes recouvertes par le cataclysme colonial. C'est en ce sens aussi que Césaire refuse, dans l'immédiat, le métissage. Tant que le peuple reste colonisé, ce qui signifie réceptacle passif de décisions prises ailleurs, il n'y aura pas métissage mais seulement juxtaposition de différents éléments sans que ne puissent les souder les alchimies nécessaires du besoin ou du désir. Les emprunts à la civilisation européenne n'auront un sens qu'après la fin du régime colonial,

Si Césaire a pu être à la fois l'homme de la départementalisation et l'apôtre de la décolonisation n'a rien , à mon sens , de contradictoire. C'est lié à la polysémie même, ou comme le dit Raphaël Confiant aux « paradoxes » de l'assimilation. En 46, et sur l'ensemble de l'empire, l'assimilation signifie conquête des droits politiques et sociaux. Dix ans plus , dans les Antilles départementalisées, cela signifie l'acculturation.

On sait que la négritude césairienne est restée largement incomprise aux Antilles, et son théoricien très isolé. Et l'Afrique de Césaire n'a pas fait fonction du mythe, au sens sorélien du terme, qu'elle aurait pu être. Il y a chez Glissant, la même tentation historialiste, la volonté de redonner à tout un peuple une mémoire collective, celle de l'esclavage cette fois et non plus de l'Afrique, façon aussi d'ancrer dans le terroir tout en reconnaissant les apports divers dont est faite la culture antillaise. Le débat négritude antillanité est présent dans les colonnes de la revue, avec des points de vue opposés qui témoignent encore une fois qu'il n'y a pas ici de monolithisme idéologique mais que PA, n'a pas voulu construire la somme des discours noirs mais plutôt la somme de leurs différences ». On peut y lire, sous la plume de Jack Corsani un éloge de la négritude étape nécessaire pour l'avènement même de l'antillanité, condamné à rester vœu pieux sans ce qui serait autrement le chaînon manquant, comme on peut y lire sous la plume du guadeloupéen Lima, une défense inconditionnelle d'une antillanité, qui loin de créolismes maladroits peut tout-aussi-bien utiliser le Français comme langue miroir d'une mentalité spécifiquement antillaise.

Et au fond, au cœur de tout cela, il y a la langue, le travail de la langue, l'écriture qui au-delà du discours programmatique ou politique, à la fois en-deça et au-delà de toute révolte politique telle celle alors du front antillo-guyanais, du GONG ou de l'Ojam, dit les Antilles, se fait politique en un engagement tout sartrien. Et cette langue, qu'il s'agisse de créole [Le créole est l'authentique et le plus pur moyen d'expression de nos peuples, né de la colonisation ayant subi toutes sortes d'agression de la part du colonisateur ; il est le témoin de l'originalité de nos peuples], ou surtout de français, ou des deux est maniée, pliée pour construire des Antilles libérées, pour construire une culture antillaise, au-delà de toutes les aliénations. Ecrire pour ces poètes, ces hommes de théâtre, ces romanciers, c'est faire acte de politique culturelle, c'est faire acte politique et acte de culture, c'est allier culture et politique. D'une certaine manière, les Antilles libérées existent déjà dans Présence africaine, car Présence africaine est le creuset de fabrication d'une culture désaliénée, d'une décolonisation de la langue, cette langue qui n'est plus celle seulement du colonisateur, mais qui appartient à tous ceux qui l'utilisent. C'est Césaire polémiquant avec Aragon par Depestre

interposé, c’est Glissant utilisant la parenthèse pour que l’on puisse dans ses textes écouter le conteur …et tant d’autres exemples, à décliner aussi en portugais, avec Mario de Andrade, en espagnol avec Nicolas Guillen et en anglais avec Wole Soyinka. ..

Et Pour conclure, prétendre autonomiser les Antilles dans Présence africaine est peut-être une forme de trahison. Même s’il demeure une certaine forme de spécialisation dans l’espace éditorial proposé les liens existent dans la revue entre les littératures d’Antilles, d’Afrique et d’Amérique noire. On peut être antillais et spécialiste du gospel, africain et rendre compte de poèmes antillais, antillais et aimerLeroi Jones. N’est-ce pas donc une trahison, en cherchant les Antilles dans Présence que d’avoir dissocié ce dont la force était justement d‘être ensemble ? les littératures noires advenant dans le champ littéraire, et en même temps les peuples noirs sur la scène de l’histoire ?